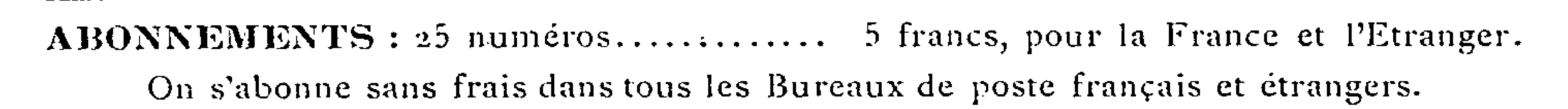
Huitième Année. Mercredi 26 Février 1896 N[lle] Série — (VII[e]) N° 153.

LA CVRIOSITÉ

Journal de l'Occultisme Scientifique

DIRECTEUR

Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC



ABONNEMENTS : 25 numéros............. 5 francs, pour la France et l'Etranger.
On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste français et étrangers.

ADMINISTRATION : NICE, 46, rue de France. — TOURS, 67, rue de l'Alma.

CHRISTIANISME ET ISLAMISME

Monsieur Hyacinthe Loyson vient d'entreprendre une bien grosse affaire, celle d'unir le Coran et l'Evangile, c'est-à-dire Mahomet et Jésus.

Cette grande œuvre devrait avoir la sympathie de tous les spiritualistes, car Jésus et Mahomet ont prêché l'un et l'autre aux hommes la spiritualité, la concorde et la charité, et par suite la *Solidarité !*

M. Hyacinthe Loyson après avoir donné une série de conférences à Paris, est aujourd'hui en route pour Jérusalem, pour la Terre Sainte, où il va poursuivre son œuvre de propagande.

Il a publié avant son départ, ses conférences dans une brochure que nous engageons nos lecteurs à lire (1) parce qu'elle les mettra au courant de la question et qu'ensuite ils concourront à une bonne œuvre en lui apportant leur très modeste obole.

Dans cette brochure, nous lisons cette profession de foi aussi remarquable par la forme que par le fond :

« Je suis un prêtre chrétien, mais disciple convaincu de Jésus, et je ne crois pas lui faire injure en reconnaissant dans Mahomet, le prophète des Arabes. Ce n'est pas sans une inspiration divine qu'il a fondé cette grande religion de l'Islam, qui préside aux destinées temporelles et spirituelles de tant de milliers d'Arabes algériens et de tant de millions de créatures humaines de toutes races et de toutes contrées. »

. . . . « Par l'alliance politique de la France avec l'Islam, nous créerons une puissance militaire avec laquelle le monde devra compter ; par l'alliance religieuse de l'Evangile et du Coran, nous ferons briller pour les âmes une lumière qu'elles n'ont pas vue encore. »

(1) Cristianisme et Islamisme par M. Hyacinthe Loyson, br. in-12, Paris Dentu, 1895.

Par les lignes qui précèdent on peut voir le beau programme de M. Hyacinthe Loyson.

C'est non seulement un programme grandiose, mais encore essentiellement chrétien ; aussi engageons-nous tous les catholiques, tous les chrétiens quels qu'ils soient, les orthodoxes et les protestants à faire leur, ce programme ; car s'il était adopté par tous, on pourrait réunir sous la même bannière 3 ou 400 millions d'individus aujourd'hui profondément divisés entre eux.

Fasse le ciel que M. Loyson réussisse dans son œuvre, il réaliserait ainsi cette belle pensée de l'illustre Emir Abd-el-Kader : « Si les musulmans et chrétiens me prêtaient une oreille docile, je ferais cesser leurs divergences et ils deviendraient frères à l'intérieur et à l'extérieur; mais ils ne m'écouteront pas, parce qu'il est préétabli, dans la science de Dieu, qu'ils ne se réuniront pas dans une seule pensée ; le Messie seul fera disparaître leur antagonisme lorsqu'il descendra.»

Espérons que M. Hyacinthe Loyson aura assez d'influence et de force intellectuelle pour faire comprendre aux populations musulmanes, que le Messie qui doit faire disparaître l'antagonisme est déjà venu, que c'est bien Jésus le Christ, et que c'est en son nom qu'il réclame la concorde et qu'il demande en une seule réunion fraternelle Mahométans et Chrétiens ; ils formeront ainsi une seule et même religion, prélude d'une Religion Universelle !

Ernest Bosc.

AVIS

Prière à nos abonnés de l'Etranger de vouloir nous couvrir du montant de leur abonnement, s'ils ne veulent pas éprouver du retard dans la réception du journal. — Les abonnés de Russie, n'ont qu'à nous adresser deux roubles par lettre chargée.



VOYAGE EN ASTRAL

ou

VINGT NUITS CONSÉCUTIVES

DE DÉGAGEMENT CONSCIENT

Suite (1)

— Ah ! non Monsieur, au contraire !

— Ah ! fit le Juge, je m'expliquais ainsi l'interruption de votre magnifique chant, de tout-à-l'heure et vous l'avouerai-je, j'ai été profondément contrarié de le voir cesser tout-à-coup. Qui donc peut faire cesser cette angélique mélodie, me disais-je ?... Et voilà, que je vous vois toute en larmes.

Zélie en effet, s'était remise à pleurer de plus belle... Cependant elle dit : Vous aimez à m'entendre, M. Delmart, combien vous êtes aimable de me dire cela... j'ai tant besoin d'encouragement, car enfin, c'est bien décidé...

— Qu'est-ce qui est bien décidé, fit Ninus en penchant sa grande taille pour être plus à même d'entendre la voix larmoyante et inintelligible de la jeune fille.

— Eh bien ! M. Delmart, je vais tout vous dire, à vous qui êtes bon et savant et peut-être pourrez-vous me donner un bon conseil !

— Ma mère veut me marier à un vieux monsieur, qu'elle m'a présenté hier. C'est un véritable monstre de laideur; j'aimerais mieux me tuer que devenir sa femme. Connaissant ma mère, je n'ai d'abord rien dit, redoutant une scène de violence ; mais une fois seule j'ai beaucoup pleuré et prié aux pieds de mon Christ, et voilà ce à quoi je me suis décidée, non sans avoir pris conseil de ma bonne tante Delphine.

Ninus devenait de plus en plus attentif.

— J'ai une belle voix, poursuivit la jeune fille, mes professeurs m'ont dit souvent que j'avais une fortune dans le gosier ; eh bien ! monsieur, je veux devenir cantatrice ! C'est honorable n'est-ce pas, en étant bien sage et toujours fidèle à sa religion ? De cette manière, j'échapperai à cette odieuse union à laquelle ma mère paraît tenir beaucoup, je ne sais pas pourquoi, ajouta Zélie d'un air innocent. Sans doute parce qu'elle pense que je n'ambitionne que la richesse, et elle haussa gentiment les épaules...

Le juge d'instruction paraissait réfléchir profondément.

(1) Voir les nos 141 à 152.

La petite rusée reprit : « Ma tante Delphine m'a promis de prendre sur le petit capital qu'elle me destine pour ma dot, car j'aurais une petite dot, M. Delmart ; je ne serai pas sans le sou, comme mes sœurs, qui cependant ont trouvé à bien s'établir. Ma tante me donnera donc quelques milliers de francs pour subvenir à mes dépenses durant mon séjour au Conservatoire. Vous le voyez, je pense que tout est prévu !

Ninus regarda fixement la jeune fille ; il venait de prendre une grande décision. La seule idée de ne plus entendre son concert quotidien bouleversait cet homme d'habitude extra-régulière par goût d'abord et pour cause de santé ensuite.

— Mlle Zélie, je vous engage à renoncer à ce parti extrême ; une jeune fille aussi jolie que vous l'êtes ne peut sans danger pour sa vertu se produire au théâtre !

— Mais que faire alors, dit Zélie se remettant à pleurer : me tuer alors ?

— Vous tuer, chère enfant ! Ah, si je n'étais pas si vieux quel ne serait pas mon bonheur de vous offrir, de partager ma vie en devenant votre époux !!

Zélie renversa sa jolie tête en arrière, comme pour le mieux voir, mais en réalité pour lui montrer l'expression de la joie intense qui se peignait sur son visage. Ses yeux se fixèrent avec un tel sentiment de reconnaissance sur ceux de Delmart que le pauvre juge d'instruction la serra sur son cœur en la remerciant avec une effusion lyrique, de vouloir bien consentir à l'accepter pour guide et protecteur.

Ils entrèrent dans le salon de Mme Berthier ; là il fut décidé que Zélie allait se rendre chez sa tante et que le lendemain, Ninus irait à la première heure apprendre à Mme Berthier leurs fiançailles et lui demander sa main.

XXVIII

UNION MYSTIQUE

Le lendemain tout se passa assez bien, d'autant que le vieux Monsieur qu'avait vu la veille chez lui la mère de Zélie, avait eu la bêtise (croyant son mariage une chose faite) d'avouer qu'il préférait donner une pension à la belle-mère, que de l'avoir sous le même toit que sa jeune femme, ainsi qu'il en avait été tout d'abord question. La vanité de Mme Berthier fut satisfaite d'avoir pour gendre un magistrat. Elle rit de bon cœur quand Zélie lui raconta au moins en partie son stratagème.

Ninus fut d'abord très-heureux avec sa jeune femme, très-flatté d'être reçu partout avec empressement même dans la meilleure société.

Zélie résista bien, tant qu'elle put aux tendances karmiques de femme de plaisir... Et c'est toi mon pauvre Robert, qui le premier a jeté le trouble dans l'acalmie préservatrice de cette conscience ; et le trou fait par toi dans cette vertu de coagulation récente, ne s'est jamais plus refermé ! Zélie a ajouté l'hypocrisie en plus à ses fautes...

Je baissais la tête, car je compris alors, combien j'avais été coupable...

— Oui, reprit Henry, il y a bien des Zélies dans le monde dit *comme il faut* et beaucoup de Robert aussi, qui avec une désinvolture égoïste portent sans remords le trouble dans les ménages et qui comme toi ouvrent la brèche d'où s'échappe tout le bonheur intime de deux êtres faits pour se soutenir et s'améliorer réciproquement dans la vie terrestre. Journellement ces lâches vols du bonheur et de l'honneur conjugaux se commettent sans que la Société en flétrisse les auteurs.

Henry se tut quelques instants.

— Ah ! dis-je en me levant, je comprends toute l'étendue de ma faute ! Combien ma colère contre Mme Delmart en la voyant près de l'odieux Désiré était absurde... Oui, cher Henry, les jugements du monde sont erronnés ! Seuls les clairvoyants instruits peuvent, et encore avec beaucoup de prudence, émettre une opinion vraie sur les incarnés en épreuve.

— Il est l'heure de mettre ton corps au lit, dit Henry se levant à son tour ; dans une demi-heure, je t'attendrai près de la Banque de France en face de la maison qu'habite ta cousine.

Henry disparut ; je revins à mon état normal, j'étais bien triste en songeant à mes graves torts envers la pauvre pécheresse Zélie !

A peine au lit, j'opérai mon dégagement, toutefois avec moins de facilité que de coutume ; j'éprouvais quelques hésitations, le souvenir du Mage noir me revint à la pensée. Je fus content de me rappeler qu'il était absent de T... pour trois semaines.

Dès que j'eus rejoint mon ami, nous pénétrâmes chez Mme Clairville, je m'arrêtais dans l'anti-chambre, je n'osais aller plus avant dans son appartement, il me semblait que je commettais une faute, une indélicatesse inqualifiable...

—Viens donc, dit Henry en me prenant le bras ... Avoue que tu hésites surtout parce que tu sais Alice clairvoyante et que tu redoutes d'être surpris par elle dans ton indiscrète visite ?

— Je reconnais en effet, que mon hésitation était plutôt due à cette crainte qu'à celle d'enfreindre les lois du savoir vivre et c'est souvent de cette manière superficielle qu'on juge ses propres sentiments, évitant avec soin de regarder plus avant dans sa conscience pour connaître les vrais mobiles de nos déterminations.

Je suivis Henry un peu confus ; par l'entrebaillement de la portière du cabinet de toilette communiquant avec la chambre à coucher, nous aperçumes Mme Clairville en robe de chambre de flanelle blanche assise à un petit bureau Louis XV en bois de rose, sur lequel elle écrivait. La lampe ne donnait que peu de lumière ; elle était du reste posée assez loin de ma cousine, qui avait la tête appuyée sur sa main, la large manche du peignoir retombait en arrière et laissait voir un bras encore fort beau. Alice semblait écouter. Je vis auprès d'elle une forme indécise qui peu à peu devenait plus distincte ; c'était celle d'un homme qui m'était inconnu. Il était vêtu de blanc, sa tête était belle et sa figure d'une très grande noblesse d'expression ; une lueur phosphorescente le nimbait presque entièrement. Ma cousine exhala deux ou trois forts soupirs, ses yeux se fermèrent ; l'apparition posa sa main effilée et transparente sur le front de Mme Clairville ; aussitôt je vis s'opérer sur elle l'effet du demi-dégagement dans lequel m'avait mis Henry, une heure auparavant ; mais je l'avais senti, je ne l'avais pas vu. Or voici ce dont je fus témoin : je vis que d'Alice s'échappait une vapeur blanchâtre qui s'étendait d'abord inégalement, puis en une couche régulière sur toute sa personne, reproduisant exactement ses traits rajeunis et embellis, telle en un mot, que me la rappelaient mes souvenirs d'enfance.

Je continuais cependant à voir à travers cette enveloppe transparente, le corps matériel de ma cousine, mais transfiguré en quelque sorte. Mme Clairville ouvrit les yeux se leva et vint à nous avec une grâce charmante.

— Je vous attendais, Robert et vous aussi cher Monsieur de Montzag... il y a longtemps que votre visite m'avait été annoncée par mon maître et de la main en s'inclinant profondément, elle nous désigna le personnage vêtu de blanc, qui s'était reculé jusqu'au fond de la chambre et éaait devenu à peine visible.

Henry qui le connaissait sans doute fut à lui ; pour moi, je restais muet de surprise en face d'Alice ; je ne pus articuler que ces mots : « que vous êtes belle ! ! »

En effet, dans ce moment, ma cousine réalisait

complètement pour moi l'idéal de la beauté, que tout homme porte en son cœur.

Alice souriait, gravement heureuse non étonnée de mon exclamation...

Le Maître prit de nouveau de la consistance dans sa matérialisation ; je remarquais qu'il portait à la main gauche un magnifique anneau orné d'une émeraude entourée de brillants.

— Robert, dit-il, d'une voix d'un timbre si parfaitement musical, que je ne saurais l'oublier, vous êtes arrivé au degré d'initiation où vous pouvez et devez reconnaître que vous n'êtes pas un être complet, que votre âme séparée de son complément divin primordial, désuni par la chûte dans la matière dense ne peut plus évoluer sans le concours médiat de cette autre partie constituante de votre entitée. Dès que l'esprit prend conscience de son évolution rédemptrice, elle doit effectuer cette ascension en reconstituant son unité première sans laquelle ses études, aussi bien que ses efforts restent stériles, et prenant la main de Mme Clairville devenue lumineuse, Robert Dosset mon fils, reconnais toi en celle qui émana en même parole du créateur...

Je n'essaierai pas de rendre compte des sensations éprouvées par mon âme dans cet instant unique, elles n'appartiennent pas à ce monde de sens grossiers et inhabiles. Ce fut une fusion complète de nos personnalités dans une élévation de notre âme vers le Créateur ; une prière qui fut en même temps un contact si intime que nos personnalités ne semblaient en faire qu'une et se confondre pour toujours... Je ne sais si cela dura peu ou longtemps, tout disparut pour nous...

Je me retrouvais dans ma chambre dans un état de béatitude si grande que je me demandais s'il était désormais possible pour moi de formuler un désir quelconque...

Une voix répondit : « Celui d'améliorer le sort de tous tes frères en les instruisant, les moralisant et s'occupant des déshérités de la destinée... Mais o mon fils ! la joie paradisiaque que tu viens d'éprouver n'est qu'un avant-goût de celle que tu jouiras dans la région astrale dans laquelle habite ta famille spirituelle, région que tu ne peux atteindre avant de t'en être rendu digne !

— Et Alice, dis je ?

— Tu viens de la retrouver pour la perdre bientôt ; rien de terrestre ne doit entrer dans votre union ; Mme Clairville notre sœur bien-aimée retournera sous peu parmi nous, elle le sait ; en te précédant, elle ne t'abandonnera pas pour cela : *L'amour est plus fort que la mort !*

Et la voix se tut.

Je fondis en larmes ;

— Voilà dis-je, ce qu'Henry m'annonçait : une joie immense mêlée d'amertume.

Ma nuit se passa presque sans sommeil, j'eus des rêves affreux ; je revoyais constamment ma chère Alice, morte ou agonisante et je souffrais encore plus de la perdre que de partager complètement ses douleurs.

Ma famille s'étonna le lendemain de la pâleur de mon visage ainsi que de la profonde altération de mes traits. Cette nuit venait d'imprimer à toute ma personne physique et morale des marques ineffaçables...

— J'ai mal dormi, répondis je à ma mère qui me demandais, comment j'allais, ce ne sera rien ; une promenade matinale me remettra.

Quant à mon père, il me suivit dans ma chambre et me dit :

— Aurais-tu commis une nouvelle imprudence, mon cher enfant ?

J'hésitais à répondre ; je ne voulais pas mentir, le mensonge me répugnant absolument. D'un autre côté, je ne voulais pas dévoiler à mon père, du moins tout de suite, mon état d'âme !

— Cher Robert, si ma question te paraît indiscrète, n'y répond pas ; je sais déjà trop d'occulte pour ne pas ignorer qu'en bien des cas, le secret est inviolable.

— Je serrais la main de cet excellent ami... Il vit mon trouble et mon émotion.

— Plus tard, ajoutai-je et je le quittai.

Mme Clairville resta quelques jours sans venir nous voir. Je sentais qu'elle était souffrante, j'avais en mon corps comme l'écho de ses sensations depuis l'instant de notre fusion mystique ; mais je n'en dis rien à personne. Ma mère fut chez sa cousine ; Alice était réellement très souffrante ; une affection interne dont le Dr Marmon l'avait guérie depuis 5 à 6 ans, avait soudainement reparu avec des symptômes alarmants et le bon docteur venait d'engager notre parente à s'éloigner de T... pour quelques mois ; il lui avait ordonné un séjour de quelques mois dans l'air des montagnes boisées de pins.

Alice avait prié Mina de l'aider dans ses préparatifs de départ. Je fus ainsi que toute la famille navré d'apprendre ces nouvelles.

— C'est surprenant, dit ma mère, combien trois jours de maladie ont changé la pauvre cousine, ses cheveux ont entièrement blanchi, sa taille autrefois si droite s'est légèrement voûtée, on dirait qu'elle a pris subitement dix ans de plus.

Je revis ma bien-aimée cousine le jour même de son départ ; rien ne trahit notre mutuelle émotion, mais nous étions bien changés l'un et l'autre de toutes manières ; nous fûmes seuls quelques minutes.

— Ne travaille pas trop, cher Robert et prie souvent ; sois avare de tes heures données au monde... la vie est si courte... et nous sommes ici-bas pour remplir une tâche... Craignons toujours de ne pas l'accomplir entièrement et au gré du divin maître...

La voix d'Alice me semblait différente; me parlait-elle déjà d'une région plus sereine que celle où nos personnalités étaient en présence ?

Je mis un genou en terre et lui prenant la main où je glissais un simple anneau d'argent (1) je la couvris de baisers et de larmes ; elle dans l'attitude de la prière, les yeux levés au ciel semblait en appeler les bénédictions sur ma tête, qu'elle caressait doucement, comme au jour de mon enfance... Ce fut tout ; Alice ma sœur chérie, nous quitta... je ne devais jamais plus la revoir sur la terre.

XXIX

EN ÉRÈBE

Malgré les plus énergiques efforts, je ne pus reprendre assez de calme pour tenter mes sorties astrales ; enfin un soir, Henry vint à moi, il me serra sur son cœur; courage ami la vie est courte heureusement sur ce globe chétif et enténébré ; la grande vie, la véritable nous attend ; elle doit nous être douce et joyeuse en raison des mérites acquis dans l'épreuve terrestre. D'ailleurs dans l'incarnation nous sommes mauvais juges de ce qui nous est le plus profitable ; ce qu'avant toute chose nous devons faire, quand l'impossible ou l'inconnu se dresse devant nous, c'est de nous résigner... A présent Bien cher je dois te prévenir que le temps qu'il me reste à te consacrer est fort court ; il faut donc nous hâter si tu veux que j'achève mon œuvre d'initiation auprès de toi.

Et Henry sans même que je m'en aperçusse me pénétra de sa calmante influence. Mon esprit prit peu à peu une autre direction. Je sentis en moi un vif désir de m'élancer de nouveau dans la sphère astrale.

M'étant mis au lit, je fus grâce à mon ami promptement dégagé ; il était plus de minuit. Henry m'enveloppa dans un grand manteau que je lui voyais pour la première fois ; soudain je me sentis enlevé dans les airs bien au dessus de la ville, nous devions être à 5 ou 600 mètres environ au dessus d'elle ; notre vol avait été pour ainsi dire instantané...

— Arrêtons-nous sur cette butte, dit Henry.

D'abord je ne vis rien. mais tâtant autour de moi, car je n'y voyais presque pas, je sentis quelque chose de résistant

— Tu vas t'habituer, me dit mon ami. A présent, observons.

Tous mes efforts pour distinguer les formes vagues passant en foule devant nous, eurent l'effet voulu par Henry. Je perçus avec une grande facilité et une rapidité inouïe de sensation tout ce qui se passait autour de nous et cela même à une très grande distance, comparativement à la meilleure vue physique.

Une énorme multitude montait et descendait en tous sens, se croisant et se mêlant même sans se voir. J'apercevais des ombres de formes et d'opacité diverses, monter de la ville endormie. Je reconnus cependant des figures de connaissances ; elles étaient presque toutes accompagnées par des êtres plus ou moins lumineux.

A leur passage des espèces d'animaux ailés d'expression diabolique cherchaient à entraver leur vols ; souvent je voyais la personne retomber lourdement dans la direction de son logement que je connaissais.

Henry m'expliquait alors les raisons et motifs de ces luttes, qui causent un réveil en sursaut (1) un si pénible parfois. Ce qui m'étonna surtout, ce fut de reconnaître au grand nombre des habitants de T..., malgré le travestissement dont tous étaient affublés.

— Sommes-nous en carnaval, me demandais-je et les gens les plus sérieux et les vieillards même prennent-ils part à cette mascarade ?

Et en effet, chacun d'eux empruntait à un animal de notre faune terrestre ainsi qu'à celle fantaisiste des artistes du moyen-âge, les expressions les plus burlesques comme les plus horribles...

— Ce ne sont pas là des masques, me dit mon compagnon ; tu vois en réalité la figure animique et psychique de tes concitoyens, les passions qui les agitent, l'amour particulier qui les domine, moulent à leur ressemblance leur corporeité flui-

(1) Ce métal est le symbole de la sagesse et de l'amour sur le plan spirituel.

(1) Bien des lecteurs ont sans doute éprouvé cette sensation, ou bien encore celle qui ressemble à un faux pas fait en montant une marche ; ils s'éveillent alors, c'est-à-dire qu'ils passent du plan astral au plan terrestre, au plan physique.

dique, et à vrai dire, c'est le visage humain qui est le masque...

Je fis là de curieuses découvertes dont je compte me servir plus tard dans mes relations astrales...

— Dirigeons-nous, dit Henry, vers la région d'ombre, qu'on nomme l'*Erèbe*.

Entouré du manteau protecteur de mon ami, et soutenu par lui, nous mîmes quelques minutes à parcourir un espace considérable. Notre vol se ralentit, l'atmosphère devenant plus dense, l'obscurité plus épaisse. Je fus saisi d'une sorte d'angoisse, nous descendions dans la nuit profonde, l'air humide et froid me pénétrait jusqu'aux moëlles dirai-je, si j'avais eu mon corps physique. — Bien que je ne visse encore rien, je sentais passer des corps près de nous, qui poussaient des gémissements, de vagues appels douloureux.

— Sommes-nous aux Enfers ? demandais-je tout bas à Henry, tant je craignais d'éveiller les échos de cette triste région.

— Ah ! non, pas encore, mon cher ami, tu vas t'habituer bientôt à ce genre de ténèbres et percevoir une partie au moins de ce qui s'y passe. Entrons ici, c'est l'oratoire d'un esprit astral, plein de charité ; il s'éxile volontairement de sa région plus fortunée, pour apporter les secours de son expérience aux nouveaux arrivants de la terre, dont la mort a tranché le lien qui les y retenait captifs et qui veulent accepter ses services.

La cellule de cet esprit était très faiblement éclairée ; je cherchais à découvrir d'où lui venait la lumière, ne voyant aucune lampe ni autre mode d'éclairage usité sur la terre ! La lumière s'intensifia, je vis alors près de nous un être ayant la figure assez semblable à la nôtre, mais d'un ovale très exagéré, ce qui me parut fort disgracieux.

Cet être était recouvert d'un vêtement de peau assez collant ; les jambes ne se distinguaient point, ses bras velus étaient terminés par des mains blanches comme le visage ; elles étaient fort belles, aussi les portait il toujours en avant comme pour les montrer. Sa tête me parut rasée, il ne portait pas non plus de barbe ; je vis que c'était de toute sa personne particulièrement du sommet de sa tête que la lumière était produite.

— Que Dieu te garde Belzeth, dit Henry, et il lui expliqua brièvement ce que nous étions et ce que nous venions faire dans cette région infortunée.

Belzeth, me parut aussi intelligent que bon. Il se mit à nos ordres pour nous aider dans notre pérégrination dans l'Erèbe, mais attendez, dit-il, une heure terrestre, je vais prévenir un de mes frères de venir me remplacer dans ma cellule, afin de surveiller le passage qui est très difficile à franchir sans douleur pour les âmes pécheresses venant de la planète...

A ces mots Belzeth disparut, mais avant de nous quitter, il s'était fortement frotté la tête avec un objet qui me sembla un caillou rond ; il l'avait ainsi rendu lumineux, il le plaça à l'angle de son oratoire au pied d'une grande croix de bois pour nous servir de luminaire. Je vis et cela me rassura un peu, que l'ermite astral était un serviteur de notre Jésus de Nazareth.

Au moment où Belzeth allait nous quitter un bruit sourd semblable à un roulement souterrain se fit entendre, le vent froid et humide qui domine dans ces régions ténébreuses augmentait d'impétuosité. L'élémental (car cela en était un d'espèce bénigne à l'homme ou devenu tel par sa conversion) écouta et s'élança au-devant du cyclone, que non-seulement nous entendions souffler, mais que nous commencions à distinguer s'élevant de la surface de la planète. Bientôt nous vîmes arriver presque devant l'oratoire, une foule d'êtres appartenant à différentes espèces de monstres astraux, ils cernaient un convoi d'âmes désincarnées récemment décédés, arrivant par la force d'attraction dans l'Erèbe, passage obligatoire de tous les décédés quelque soit leur degré de vertu ou d'intelligence. Les uns le traversent rapidement comme de brillants météores, éclairant quelques instants ces lieux transitoires de la douleur ; d'autres y séjournant plus ou moins avant d'entrer dans le *Kama-loka*, immense région, sorte de purgatoire. Enfin beaucoup, bien que justes et bons y demeurent assez longtemps retenus par les affections terrestres, afin de pouvoir revenir à la surface du globe plus facilement à l'appel des êtres chers qu'ils ont été forcé de quitter.

Ceci explique pourquoi notre chagrin exagéré ou nos évocations égoïstes font, sans que nous le sachions du tort aux chers disparus, les détournant de la voie normale qu'ils doivent suivre, après leur désincarnation (1).

Il se trouve également des personnalités qui restent dans un état comateux un temps très long ; elles souffrent parfois comme physiquement sur la terre ou restent plongés dans une léthargie voisine de l'anéantissement. Enfin des hommes

(1) Voilà une des raisons encore, qui fait qu'on ne doit pas faire d'evocations surtout proche de la mort de l'évoqué ; car cette évocation peut troubler profondément l'état astral de l'évoqué.

méchants et pervers, mais assez intellectuels, arrivant conscients dans l'Erèbe, ont à soutenir d'affreux combats avec les démons de cette contrée qui cherchent à les dépouiller de la force vitale que leur état de semi-matérialisé leur a permis d'emmagasiner dans leur enveloppe fluidique. Ces féroces élémentals ont dans ces personnalités, s'ils parviennent à les dominer, des sortes de bêtes de somme, qui leur sont d'une grande utilité, et cela, au détriment de l'âme qui peu à peu perd sa lumière ainsi que son énergie vitale.

C'était pour une nombreuse capture de ce genre que nous assistions à une véritable bataille par l'ouverture de la cellule-oratoire. Nous y vîmes Belzeth, au plus fort de la mêlée, et j'aurais eu peine à le distinguer et à le reconnaître, tant il avait changé d'aspect.

D'abord ce que j'avais pris pour un vêtement de fourrure collant, était sa peau moins adhérente encore que celle des chiens à la chair et beaucoup plus lâchement attachée au corps par conséquent. Il avait tiré celle-ci sur sa tête dénudée, sa bouche grandement ouverte, prête à mordre, laissa apercevoir des dents longues et aiguës ses yeux avaient pris une telle expression de férocité que je me demandais comment il avait pu se faire qu'un tel être fût serviable et bon !

L'agilité de Belzeth était surprenante ; je remarquais bientôt que parmi les mauvais esprits, il s'en trouvait un grand nombre de l'espèce de notre hôte astral. J'en fis la remarque. Henry m'expliqua qu'ils étaient une race très méchante et fort répandue sur cette plage proche de la Planète, qu'ils faisaient beaucoup de mal aux Terriens.

En ce moment, un grand tumulte se produisit; des êtres à forme humaine, vêtus d'un costume étrange mi-religieux et mi-guerrier ayant dans leur main de courtes baguettes de bois, fondirent sur la foule grouillante et la dispersèrent. Quelques démons emportèrent quelques desincarnés noués et garrotés dans un fluide visqueux tirés de leurs flancs. D'autres incarnés furent confiés à des élémentals qui affectaient la forme de gros chiens, de véritables molosses, mais dont la tête cependant avait quelque similitude avec le visage de l'homme. Avec la célérité des chiens de berger, ceux-ci encerclant le convoi, le poussèrent rapidement vers une destination indiquée. La troupe alors s'enfonça dans la brume, laissant sur place des débris de tous genres qui furent balayés par un vent glacé.

J'aurais mieux voulu voir les guerriers et pouvoir leur parler; mais Henry m'arrêta: « N'adresse jamais une requête, me dit-il, dans les régions astrales à une personnalité, surtout sans nécessité absolue ; il y a ici des créations fluidiques n'ayant qu'une seule fonction : venir au secours des âmes. Les en détourner, ne fusse qu'une seconde, c'est les anéantir et par contre, recevoir le choc électrique de la parcelle de volonté spirituelle qui leur donnait une vie artificielle.

— Quoi, dis-je, ces sauveurs ne seraient-ils que des sortes d'automates ?

— Ce mot ne rend pas exactement l'état de ces créations, mais faute d'un mot mieux approprié, conserve-le.

— Je me reconnais de plus en plus ignorant... Que de choses grandioses ou terribles existent près de nous, dont nous ne soupçonnons même pas l'existence ! !

Devant nous, sans cesse passaient allant ou venant de la Terre, des ombres se détachant plus ou moins selon leurs qualités ou espèces sur le milieu ambiant, des lamentations, des cris étouffés, des bruits de feuilles sèches que le vent fait tourbillonner, des éclairs rouges sortant par instant du milieu de processions lugubres formées de désincarnés, roulés dans un nuage de fluide absolument noir. A chaque éclair rougeâtre, des hurlements sortaient de la colonne en marche ; pour ceux-ci, nul sauveur n'accourait.....

Je fermais les yeux, je sentais le vertige me saisir, une vague crainte de rester l'habitant temporaire de cette contrée...,

Henry me prit dans ses bras, nous nous rapprochâmes de la croix ; prions, me dit-il, pour ceux qui passent ainsi devant cet oratoire ; et nous reprendrons un peu de chaleur par notre élévation d'esprit vers le maître de miséricorde.....

XXX

HISTOIRE DE BELZETH

Bientôt réconfortés, nous attendîmes le retour de l'élémental.

— Parle-moi de Belzeth, dis-je à mon ami, explique-moi sa nature et sa conversion ; si je puis toutefois les connaître ?

— Ce serait une longue et curieuse histoire, que celle de cet ermite astral, mais je dois être bref. Belzeth est le produit d'un méchant démon et d'une femme terrestre, d'une jeune veuve, qui livrée aux pratiques de la magie, croyait trouver dans cet élémental très-intelligent, le défunt qu'elle chérissait et dont les vices qu'elle parta-

geait du reste, étaient parfaitement adoptés par le démon. Belzeth a les mains de sa mère, il en est très-fier et les montre complaisamment ; celle de son procréateur sont noires velues et les ongles ressemblent à s'y méprendre à des griffres... Belzeth fut créé en sortie astrale de la dame et passa par les phases de l'embryologie humaine. Il ne respira que quelques secondes en matérialisation artificielle, puis il disparut emporté par l'incube son père dans sa famille particulière, qui fut flattée d'avoir un individu de leur espèce, possédant une âme immortelle de même que les fils d'Adam. Ce don provenait de sa mère. On pensa que Belzeth pourrait rendre de grands services à sa race, pouvant se mêler plus facilement aux humains et faire ainsi beaucoup de mal, empécher les âmes pures de réintégrer l'état primitif (avant la chute), état dans lequel ne pouvait plus s'immiscer cette espèce d'élémentals féroces et jaloux.

Belzeth a plusieurs centaines d'années d'existence, il a fait énormément de mal à la race humaine, aussi était il fort honoré parmi les siens. Un jour il forma l'audacieux projet de détourner un pieux solitaire de sa vie d'austérité et de contemplation, mais le bon ermite ayant vu sa malice et lui reconnaissant une âme voulut à son tour l'influencer pour le sauver, il fut si patient si doux, il prouva si bien à l'élémental qu'obéir à l'instinct mauvais qui lui venait de son père serait renoncer au privilège, qu'il avait reçu de Dieu par l'intermédiaire de sa mère, que Belzeth réfléchit sur les paroles du solitaire.

Il continua bien à tourmenter l'ascète mais il finit par se mêler à lui dans une vie commune. Il abandonna sa région, combattit avec le solitaire contre son propre père qui tentait de le reprendre ; enfin, il lui fut donné de voir sa mère très malheureuse depuis des siècles, plongée dans l'*Avitchi* (1) ; sa mère demandait à la Providence de recommencer à vivre sur une planète, pour racheter sa faute. Toutefois elle aimait le fruit de sa prévarication et souhaitait vivement l'arracher à son milieu démoniaque.

Ce furent les prières et les mérites du solitaire qui obtinrent cette vision à Belzeth, qui désormais devint un protecteur des humains. Le solitaire le baptisa avant de mourir et quand son âme fut délivrée de son enveloppe mortelle, Belzeth l'accompagna dans l'Erèbe.

— Tu ne peux, lui dit le saint homme, m'accompagner plus loin, non plus t'incarner dans un corps humain avant que celle qui fut ta mère ne t'en fournisse les moyens, et le temps en est fort éloigné encore, il te faut rester ici et faire dans cette région, ce que j'ai fait sur la terre : combattre les ennemis du genre humain selon tes forces et ton savoir. Voici que je te crée cet oratoire, que nul ouragan ne pourra détruire ; tu pourras y offrir l'hospitalité, mais aucun de tes ennemis ne pourra jamais y entrer ; tu y seras donc en sûreté, priant et faisant le bien, te dévouant sans restriction à ton œuvre. Je serais toujours ton ami et ton protecteur. Je t'ai donné le nom de Belzeth pour que tu n'oublies jamais que ta naissance a sa principale racine parmi la race maudite de Belzebuth. Ton grand dévouement aux humains fera périr en toi cette racine et développera l'influence adamique que tu tiens de ta malheureuse mère, victime de son ignorance et de ses funestes passions !

Belzeth revint plus vite que nous ne pensions ; il avait avec lui un esprit astral qu'il nous présenta comme son frère, sans doute par le cœur, car ils différaient sensiblement entre eux, d'abord par la stature, car Phaël ainsi que l'appelait notre ermite, était un véritable géant velu ; il avait une tête très petite. Je ne pourrais mieux le comparer qu'à un chimpanzé colossal. Comme ce singe le plus intelligent et le plus doux de son espèce, Phaël avait le regard doux et triste ; il me considéra attentivement.

Belzeth devait lui avoir donné quelques renseignements sur moi. Le géant ne me voyant sans doute pas assez bien, assez distinctement au gré de sa curiosité mi-enfantine, mi-animale, me prit brusquement par les épaules avec ses deux larges mains qui, m'enlacèrent entièrement, et me soulevant avec la même facilité que nous le faisons d'un tout petit bébé ; cette nouvelle manière de m'examiner d'aussi près ne fut pas sans me vexer un peu, et sans la présence d'Henry et de Belzeth, j'aurais eu le droit de m'effrayer, me trouvant sans défense au pouvoir du géant. — Celui-ci me mit sur son épaule, où il me maintint avec beaucoup d'attention et se mit à faire des gambades joyeuses, exprimant de la sorte la joie extrême qu'il éprouvait à me tenir ainsi.

(A suivre). M. A. B.

(1) Ce terme sanskrit désigne un état de la plus idéale spiritualité du mal, au point de vue terrible ; c'est une sorte d'état de Lucifer. — Cf. Ernest Bosc, *Dictionnaire d'orientalisme, d'occultisme et de psychologie*, 2 vol. in-12 illustrés, Paris, 1895.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Saint-François-de-Paule.

Ernest Bosc